

BARREAU

ANGLAIS.



PARIS, IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE,
RUE DES POITEVINS, N^o. 14.

BARREAU
ANGLAIS
OU
CHOIX DE PLAIDOYERS
DES AVOCATS ANGLAIS.

TRADUIT

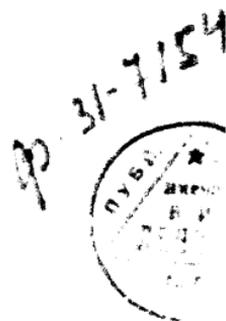
PAR MM. CLAIR ET CLAPIER,

Avocats à la cour royale de Paris.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR.

1824.



BARREAU

ANGLAIS.

NOTICE

SUR LA VIE DE CURRAN.

JOHN PHILPOT CURRAN naquit, le 24 juillet 1750, à Newmarket, petite ville du comté de Cork en Irlande. Son père James Curran, quoique réduit à l'humble charge de sénéchal dans la cour-baron de Newmarket, était néanmoins un homme de talent et d'éducation.

La généalogie de ce célèbre orateur a donné lieu à diverses conjectures ; cependant on ne connaît rien de certain à cet égard. M. Phillips, dans ses Souvenirs de Curran, publiés en 1818, en parlant de la famille de son ami, fait cette observation : « Une circonstance qui pourra paraître étrange, c'est que ses ancêtres paternels vinrent en Irlande comme soldats de Cromwell ; ainsi, le plus dévoué citoyen qu'elle ait jamais nourri descendait de l'un de ses implacables oppresseurs. » Si tous ses

opresseurs lui avaient laissé de tels descendans , certes elle aurait trouvé , dans leur talent et leur patriotisme , quelque adoucissement et même une compensation entière à leurs cruautés.

On croit pouvoir affirmer avec certitude que , dans l'origine , le nom des ancêtres de Curran était Curwen. Sa mère s'appelait Philpot ; elle appartenait à une ancienne et respectable maison irlandaise ; c'était une femme d'un esprit rare , les délices du cercle qu'elle fréquentait , l'arbitre et l'oracle de tout son voisinage ; aussi Curran , pénétré de tout ce qu'il devait de reconnaissance à celle qui lui avait transmis avec son sang toutes les belles qualités de son ame , avait coutume de dire « qu'il ne pouvait se vanter d'avoir reçu de son père que le très-modeste héritage d'une figure ingrate et d'un extérieur déplaisant ; mais que si le monde avait jamais reconnu en lui quelque chose de plus noble que les traits de son visage , c'était sa tendre mère qui avait légué à son enfant une partie des trésors de son esprit. » Dès ses premières années , il était pour elle un sujet d'enthousiasme , répétant ses contes , redisant ses plaisanteries ; depuis , lorsqu'il fut devenu la lumière du sénat et l'ornement du barreau , on lui a souvent entendu répéter qu'il était redevable à ses soins affectueux et éclairés de tous les mérites qu'il pouvait posséder.

Il était encore petit garçon à l'école de Newmarket lorsqu'un joueur de marionnettes arriva dans la ville au grand contentement de tout le voisinage ; et les tours de M. Punch ¹ et son éloquence bouffonne firent bientôt

¹ C'est le nom que les Anglois donnent à leurs polichinelles.

oublier tout autre amusement. En cette occasion, le jeune Curran s'illustra par un exploit digne de mémoire. Ce fut, avait-il coutume de dire, la première étincelle de son génie oratoire. Le souffleur de M. Punch se trouva subitement indisposé, et voilà le spectacle tout entier menacé d'une ruine certaine. En ce pressant embarras, le petit Curran se propose au directeur pour remplacer le souffleur ; son offre est acceptée avec joie. Pendant quelques instans il fit merveilles ; encouragé par le succès, le jeune souffleur, en présence d'un nombreux auditoire, commença d'abord à s'étendre sur les politiques de village ; puis il fit la peinture des foires, effleura la chronique amoureuse, glosa sur les auditeurs et même sur le curé de la paroisse.

C'était une corde délicate à toucher ; un cri général s'éleva, et tous les assistans votèrent, par acclamation, un arrêt de bannissement contre M. Punch. Le souffleur cependant demeura modestement caché, se dérochant aux honneurs dus à son talent. M. Curran, par la suite, a déclaré plusieurs fois qu'il ne produisit jamais plus d'effet sur un auditoire que dans l'humble rôle du souffleur de M. Punch.

Mais de toutes les aventures qui se lient à l'histoire des premières années de Curran, la plus extraordinaire est celle-ci ; comme elle décida du sort de toute sa vie, nous avons cru devoir la rappeler telle que la raconte M. Phillips, comme la tenant de la bouche même de son ami.

Curran parlait du temps où cette rencontre arriva, et qui forme une époque si intéressante dans sa vie.

« J'étais alors, disait-il, un petit démon de malice et d'espièglerie, passant toute la journée à étudier les ridicules des gens âgés, et la moitié de la nuit à les contrefaire pour l'amusement de mes jeunes camarades. Dieu sait comment aurait fini tout cela; mais, ainsi que le répétait toujours ma pauvre mère, j'étais né pour être un grand homme.

« Un matin je jouais aux billes dans le jeu de boules du village, léger d'argent, plus léger encore de soucis; propos railleurs, bons mots, saillies circulaient gaiement à la ronde; les gagnans riaient, les perdans trichaient, quand tout à coup parut au milieu de nous un étranger d'une figure respectable et pleine de bonté. Sa présence ne jeta pas le moindre embarras dans notre joyeuse partie; il paraissait se charmer de nous voir; ses manières étaient toutes bienveillantes, et les jours de son enfance (après tout, les plus heureux que nous ayons) lui revenaient peut-être alors en la mémoire: que Dieu le bénisse! Je vois encore, à travers un demi-siècle écoulé, sa vénérable figure, telle qu'elle m'apparut dans le jeu de boules aux jours de mon enfance. Son nom était Boyse; c'était le recteur de Newmarket; il se prit pour moi d'une affection toute particulière. Je gagnais en ce moment; j'étais plein d'espiègleries; je n'avais que malices en tête, et je n'en étais point avare. Quelques confitures suffirent pour m'attirer chez lui. J'appris du pauvre Boyse mon alphabet et ma grammaire avec les premiers élémens des classiques. Il m'enseigna tout ce qu'il savait, et puis il m'envoya à l'école à Middleton, enfin il fit de moi un homme.

« Je me rappelle qu'environ trente-cinq ans après, lorsque déjà je tenais un rang au barreau, que j'étais membre du parlement et possesseur d'une jolie maison à Ely-place, revenant un jour de l'audience, je retrouvai un bon vieillard assis tout seul dans mon salon, les pieds familièrement placés sur chacun des côtés de la cheminée, et dont toutes les manières indiquaient un homme qui se croit chez lui : il se retourna. . . . ; c'était mon ami du jeu de boules ; je me précipitai dans ses bras ; je l'arrosai de mes larmes ; les paroles ne peuvent décrire la scène qui suivit : « Vous avez raison ; cette cheminée est à vous, ces tableaux sont à vous, cette maison est à vous ; vous m'avez donné tout ce que j'ai, mon ami ! mon père ! » Il dina avec moi, et, le soir¹, j'aperçus une larme mouiller ses beaux yeux bleus lorsqu'il vit son pauvre petit Jaquet, la créature de sa bonté, se levant dans la chambre des communes pour répondre à l'honorable membre. Pauvre Boyse ! il a maintenant quitté la terre ; nul n'aura pu présenter au tribunal suprême une vie plus pleine de bonnes actions. Ce vin-là aussi est à lui, buvons à sa mémoire ! »

Cet excellent homme, le protecteur de la jeunesse de Curran, prélevait, chaque année, dix livres sterling sur les revenus de sa cure pour entretenir son élève à l'école de Middleton. Les souvenirs de la vie de collège ne fournissent ordinairement que des événemens sans intérêt, et cette époque de la vie de Curran n'offre rien de remarquable.

¹ En Angleterre, les séances du parlement se tiennent le soir ; il en était ainsi en Irlande.

De l'école de Middleton, il passa au collège de la Trinité, à Dublin, où il entra comme pensionnaire en 1769, étant alors dans sa dix-neuvième année. A cet âge, les écoliers d'aujourd'hui ont presque tous terminé leurs cours. Curran y étudia avec ardeur et avec succès les classiques de l'antiquité pour lesquels il professa toujours une ardente admiration. Son excellente mère eût vivement désiré qu'il eût pris les ordres, et ses amis lui avaient promis de lui faire obtenir une petite cure. Il paraît qu'il consentit à ce projet jusqu'à la seconde année de ses études, où un fort vulgaire incident le détermina de préférer la barre à la chaire.

Pour le punir de quelque négligence dans un de ses devoirs, le docteur Patrick Duigenan, son censeur, le condamna ou à payer une amende de cinq shellings, ou à traduire en latin un numéro du Spectateur. Curran préféra la traduction. Au jour fixé, la tâche imposée ne fut pas remplie, et il ne put donner qu'une mauvaise excuse; pour cette seconde faute, il fut condamné à prononcer, du haut de la chaire de la chapelle du collège, un discours latin à la louange de la discipline. Il remplit cette tâche avec l'admiration de tous, excepté du censeur qui trouva, dans le tableau moqueur d'une perfection idéale, tracé par le jeune orateur, une amère satire de sa personne. Curran, à peine descendu de la chaire, fut mandé devant le directeur pour rendre compte de sa conduite. Il le fit d'une manière si ingénieuse qu'il fut renvoyé avec de légers reproches; ses compagnons, à son retour, se précipitèrent autour de lui; ils apprirent les particularités de son acquittement, et pleins

d'admiration pour les talens qu'il avait déployés, ils lui désignèrent unanimement le barreau comme la voie la plus sûre à la fortune. Cette circonstance fixa son choix; il ne s'en est jamais repenti depuis.

Sa mère seule ne s'en consola jamais. Aux plus beaux jours de la gloire de son fils, elle déplorait encore un événement qui, disait-elle, avait privé le monde d'un si admirable prédicateur, ajoutant que, sans son inconstance, elle aurait eu le bonheur de mourir la mère d'un évêque; mais tout alla pour le mieux. Si Curran se fût sans doute montré prédicateur éloquent, certes il n'eût été ni un bon curé de paroisse, ni un évêque exemplaire.

Les avocats irlandais sont obligés de venir étudier à Londres; ces années de noviciat sont ordinairement fort tristes pour les enfans de familles peu aisées. Curran commença ses études en droit en 1773, et fut admis dans Middle temple¹. Plusieurs de ses lettres qui ont été publiées, donnent d'intéressans détails sur la manière dont il supportait sa nouvelle situation, loin de tous ses amis et de ses jeunes admirateurs, et jeté, sans fortune et sans protection, au milieu d'un peuple égoïste et vénal.

Il paraît que, pendant les trois années qu'il passa à

¹ Tous les étudiants en lois, à Londres, logent ou travaillent dans de grands bâtimens appelés *inns* (auberges), dans lesquels ils trouvent réuni tout ce qui peut être nécessaire à leur instruction; il y a plusieurs de ces *inns* à Londres: les plus célèbres sont *Temple inn* (l'auberge du Temple), qui se divisent en plusieurs parties, au nombre desquelles est *Middle temple* (Temple mitoyen); il y a aussi *Lincoln's fields inn*, et plusieurs autres.

Londres, il n'eut de rapport avec aucun des hommes célèbres qui brillaient à cette époque. Il voyait Garrick au théâtre, et lord Mansfield sur le tribunal. Ces deux noms composent toute la liste des hommes illustres qu'il connut : quelques compatriotes, pauvres et ignorés comme lui, formaient son unique société; ils vivaient d'une manière vertueuse et honorable, ne contractant aucune dette, ne commettant aucun excès. Curran se levait de très-bonne heure, étudiait attentivement jusqu'à dîner, puis, le soir, il assistait ordinairement à quelque conférence composée de ses compagnons d'étude.

C'est dans l'une de ces sociétés qu'eut lieu son premier essai dans l'art de la parole: quand son tour fut arrivé, il se leva et dit : « M. le président.... » Aussitôt son embarras devint visible; ses amis se mirent à crier : *écoutez! écoutez!* Ces témoignages d'approbation, loin de le rassurer, ne firent qu'accroître son trouble, et celui qui se montra depuis le plus éloquent et le plus intrépide orateur de la barre irlandaise, s'assit plein de confusion sans pouvoir prononcer un seul mot.

Il obtint plus de succès dans une autre société, appelée les *Diabes de Temple-bar*. Un soir, la discussion était engagée, et un membre de peu de talents avait la parole; choqué des signes visibles de mécontentement que donnait Curran, il l'apostropha subitement sous le titre d'*orateur muet*, qui sans doute possédait une merveilleuse éloquence, mais auquel il recommandait d'en faire preuve à l'avenir par quelque méthode plus populaire que par son silence. Piqué de cette raillerie, Curran répliqua par un torrent d'invectives qui étonna

ses compagnons , lui valut l'honneur de souper avec le président de la société , et lui fit une haute réputation de talent.

Curran suivait régulièrement diverses autres conférences , et il y parlait souvent. Il se distingua surtout à la célèbre société de *Robin-Hood* et à celle qui se réunissait , les dimanches , à *Brown-Bear* dans le Strand , où l'on agitait des questions religieuses. Dans cette dernière société , comme il soutenait toujours les droits des catholiques , et qu'il portait un grand surtout brun sur son habit noir , on le prit pour un prêtre , et on le désigna sous le nom du petit jésuite de Saint-Omer.

Outre ces exercices publics , Curran se livrait , en son particulier , à d'infatigables études , s'accoutumant à discuter des questions imaginaires , déclamant chaque jour devant un miroir pour acquérir la noblesse de l'action , et étudiant avec soin le ton et la manière des plus célèbres orateurs. Les écrivains auxquels il empruntait ordinairement les sujets de ces déclamations solitaires , étaient Junius et lord Bolinbroke. Le poète qu'il admirait le plus passionnément était Thompson. Il récitait aussi quelquefois des morceaux de Milton ; mais , dans un âge plus mûr , il se dégoûta de ce grand poète : l'un de ses passages favoris était l'oraison funèbre d'Antoine sur le corps de César , telle qu'on la trouve dans Schakespéare ; il en recommanda toujours la lecture aux jeunes avocats.

Curran était âgé de vingt-cinq ans lorsqu'il parut pour la première fois à la barre irlandaise , à la session de la Saint-Michel 1775. Il existe entre le goût qui y

domine et celui qui règne au barreau anglais, une différence bien surprenante; autant l'éloquence anglaise en est en général froide, correcte, méthodique, autant l'éloquence irlandaise est brillante, impétueuse, passionnée. Quel en est le motif? J'aurais quelque peine à l'attribuer, comme on l'a fait, à des différences de climat ou de caractère entre ces deux peuples. Les troubles continuels dont l'Irlande a été agitée, et surtout l'ignorance des jurés devant lesquels parlait l'avocat qui devait s'attacher moins à les convaincre qu'à les entraîner, paraissent en fournir de plus satisfaisantes explications. Quoiqu'il en soit, ce goût général qui dominait alors s'accommodait merveilleusement au génie de Curran.

Ce fut en la cour de la chancellerie qu'il plaïda sa première cause : à son début devant les tribunaux, un secret sentiment de crainte vint encore paralyser toutes ses forces; il n'avait, d'après ses instructions, que quelques mots à lire; il les prononça d'une voix tremblante et inintelligible. Lord Lifford, alors grand chancelier, en le priant de répéter ce qu'il avait dit et d'élever la voix, accrut à tel point son trouble qu'il ne put plus articuler un seul mot; les pièces lui tombèrent des mains : un de ses amis, assis près de lui, les releva, et mit le comble à l'émotion de Curran. D'après d'aussi défavorables commencemens, ce n'est pas merveille si, pendant quelque temps, il ne gagna que de très-modiques honoraires. La première année, il ne reçut que quatre-vingt-deux guinées; la seconde de cent à deux cents, mais ses profits allèrent, chaque année, en augmentant.

C'était surtout lorsqu'il s'agissait de repousser une attaque, ou de dénoncer une injustice, que son esprit s'élevait, et que son éloquence brillait sans rivale. Dans le procès d'un pauvre prêtre catholique, qui, lâchement insulté par lord Doneraile, introduisit une action et obtint contre lui des dommages-intérêts considérables, Curran plaida avec une énergie qui étonna tous les auditeurs : en décrivant tout ce qu'avait de hideux la brutalité de cette insulte non provoquée, il traça un si horrible portrait de M. Saint-Leger, parent de sa seigneurie et l'un de ses témoins, que celui-ci lui en demanda réparation. **Curran accepta et sortit aussitôt.** Arrivés sur le terrain, M. Saint-Leger dit à son adversaire de tirer le premier : « Non, monsieur, répondit Curran, je suis ici sur votre invitation, c'est à vous d'ouvrir le bal. » Saint-Leger, homme violent et irrité, tressaillit en faisant feu ; et, comme il mourut quelques jours après, le bruit courut dans Munster qu'il avait été tué par l'explosion de son pistolet. Cet événement fit à Curran une réputation de bravoure, et le courage avec lequel il avait plaidé cette cause, désertée par tout le barreau, lui acquit parmi le peuple une popularité qui, croissant chaque jour, par l'énergie avec laquelle il remplissait les devoirs de son ministère, s'éleva jusqu'à un enthousiasme dont il n'y avait pas eu d'exemple depuis le temps de Swift ¹.

En 1779, Curran fut reçu membre d'une société connue sous le nom des *Moines de Saint-Patrick*, fondée, cette même année, par son docte ami, le lord pré-

¹ Voyez la vie de Swift, par le docteur Johnson.

sident Avonmore ; cette réunion , appelée communément l'ordre des *Moines du tire-bouchon* , renfermait les hommes les plus distingués de l'Irlande.

Il était , depuis environ sept ans à la barre , lorsque M. Longfield (depuis lord Longueville) le fit entrer à la chambre des communes avec le célèbre M. Henri Flood pour le bourg de Kilbeggan ; au parlement suivant , il acheta lui-même sa place pour le bourg de Rathcormack. Dans toutes les grandes questions qui intéressèrent les libertés ou la prospérité de l'Irlande , il parla avec une courageuse ardeur , et exprima plus d'une fois la plus énergique indignation contre la barbare politique qu'exerçait le ministère anglais sur sa malheureuse patrie ; mais comme la publication de ses discours politiques ne fut jamais surveillée par lui , ils nous sont parvenus tout défigurés , les mercenaires écrivains qui en ont rendu compte , les ayant mutilés pour plaire à ceux qui les payaient.

En 1785 , une querelle s'engagea entre Curran et M. Fitzgibbon , alors procureur-général. Elle prit naissance dans la chambre des communes , et porta un coup funeste à la fortune de l'avocat. Ils se battirent et se séparèrent encore plus irréconciliables. Curran , plein d'un mépris profond pour l'insolente hauteur de cet homme que ne tempérerait pas la plus légère étincelle de génie ; et Fitzgibbon , irrité de la supériorité de Curran et de son inflexible patriotisme. En 1787 , M. Curran visita la France , et , l'année suivante , il alla en Hollande ; en 1789 , la maladie du roi ayant forcé de constituer une régence , Curran se montra l'un des plus zélés à